

Elle reprend alors la direction du conseil général de « sa » congrégation. Et elle commence à décliner en 1924, mais elle exprime encore des souhaits, tel celui d'une solide formation hospitalière pour les sœurs. Elle meurt le 1^{er} octobre 1926. Trois jours plus tard, ses funérailles rassemblent des milliers de personnes, maoris ou pakeha (européens). 90 voitures suivaient derrière le corbillard. Un journaliste raconte qu'un curieux présent demandait : « *De quelle religion était cette femme ?* » La réponse, sublime d'un ouvrier appuyé sur sa pelle : « *C'est une question qu'elle n'aurait jamais posée !* » Ainsi, Suzanne Aubert, désormais Vénérable Suzanne Aubert, a reçu le jour de ses funérailles le plus bel hommage : celui de l'Eglise et de toute la population de Wellington, capitale de la Nouvelle-Zélande.

Suzanne Aubert redécouverte

Pour ma part, j'ai entendu parler de Suzanne Aubert dès 1978. Un ami prêtre, Père John Coleman, chargé des émissions religieuses à la TV en Nouvelle-Zélande m'avait parlé de cette lyonnaise venue à Ars avant de s'embarquer pour les antipodes. Et nous avons fait notre pèlerinage sur les traces de « Mother Aubert ». 20 ans plus tard, en 1997, les 70 jeunes venant de Nouvelle-Zélande souhaitaient accomplir plusieurs visites : Lyon et Ars, et au cimetière de Puteaux pour se recueillir sur la tombe de Mgr Pompallier (dont les restes sont revenus à Motuti, au nord de la Nouvelle-Zélande en 2002).

Le 14 août 1997, la délégation conduite par Mgr Patrick Dunn, évêque d'Auckland et Mgr Max Mariu, évêque maori, a été accueillie dans la basilique de Fourvière par Mgr Jean Balland, archevêque de Lyon. Celui-ci reçut plusieurs cadeaux, dont le livre de Jessie Munro, « livre de l'année », sur Suzanne Aubert.

En 2006, une délégation de chrétiens de la région lyonnaise a effectué un pèlerinage sur les pas de Mgr Pompallier et de Suzanne Aubert. Ce groupe conduit par le cardinal Barbarin a été bien accueilli à Auckland, à Hokianga en pays Maori, à Hawke's bay et Wanganui au centre du pays et à Wellington la capitale. Evêques, prêtres, religieuses et maoris nous ont fait vivre une semaine inoubliable. Nous avons compris alors l'importance de ces liens entre Lyon et Aotearoa (nom maori de la Nouvelle-Zélande). Nous avons compris aussi qu'il était essentiel que Suzanne Aubert soit reconnue sainte un jour. Reconnue comme telle de son vivant par ses contemporains, elle doit l'être maintenant par l'Eglise. Les sœurs de ND de Compassion, le cardinal John Dew, archevêque de Wellington avec l'appui du cardinal Barbarin ont présenté le dossier à la congrégation romaine pour la cause des saints.

Et la bonne nouvelle de la reconnaissance de l'héroïcité des vertus nous est parvenue. Prions maintenant par l'intercession de Vénérable Suzanne Aubert pour qu'elle soit proclamée prochainement « Bienheureuse ».

+Jean-Yves RIOCREUX,
5 Décembre 2016

Suzanne Aubert



1835-1926

Le jeudi 1^{er} décembre 2016, le pape François a reconnu l'héroïcité des vertus de « Mother Aubert », religieuse missionnaire en Nouvelle Zélande pendant plus de 60 ans. Cette femme exceptionnelle née en France est considérée comme la « Mère Térésa » de ce pays des antipodes. Et cette nouvelle de cette voie ouverte vers sa béatification réjouit les sœurs de la congrégation qu'elle a fondée ainsi que l'Eglise à Lyon et en Nouvelle-Zélande.



De la Loire à la Nouvelle Zélande

Suzanne Aubert est née à St Symphorien-de- Lay dans la Loire en 1835. Sa famille s'étant installée à Lyon, elle écoute la prédication de Mgr Jean-Baptiste Pompallier (1802-1871), premier évêque de Nouvelle-Zélande dans l'église St Nizier. Cherchant la volonté de Dieu et sa place dans l'Eglise, elle avait rencontré à plusieurs reprises le curé d'Ars pour discerner sa vocation.

En 1860, à l'âge de 25 ans, elle quitte définitivement sa famille et son pays pour un voyage de 4 mois vers les antipodes. A Auckland, elle partage d'abord la vie religieuse avec des sœurs irlandaises, puis découvre le pays, la vie maorie et s'installe pendant quelques années à Hawke's Bay, bénéficiant du soutien des missionnaires maristes français. Elle quitte cette région, auréolée de l'estime de toute la population, pour s'installer plus au sud. Elle découvre la vallée de la Wanganui, près de Palmerston et se fixe à Hiruharama (Jérusalem en langue maorie) en 1885. Elle se consacre à l'apostolat des populations locales avec un orphelinat, prononce ses vœux religieux dans le Tiers-Ordre de Marie. Et c'est là qu'elle fonde en la congrégation des sœurs de ND de Compassion. Cette congrégation se développe ensuite à Wellington, capitale de ce nouveau pays. Les religieuses se dévouent auprès des orphelins, des personnes âgées et des pauvres.

1913. Des difficultés et des incompréhensions avec les responsables de l'Eglise locale créent une crise pour cette nouvelle congrégation. A 77 ans, sans informer les sœurs, elle prend une décision : partir à Rome pour faire reconnaître sa congrégation. Elle va ainsi retrouver l'Europe qu'elle a quitté 50 ans auparavant ! En bateau jusqu'à Vancouver, puis en train à travers le Canada. Elle reste quelques jours en Irlande et en Angleterre où elle retrouve des amis qui la soutiennent. Parmi eux, un ancien gouverneur écrit : « *Mother Aubert a consacré toute son énergie et sa vie pour*

le bien de ses semblables. » Arrivée à Rome, elle veut régler son affaire car, dit-elle, « *Tant que l'Institut et ses œuvres ne sont pas reconnus par Rome, ils sont exposés, à tout moment à être les victimes malheureuses et sans espoir des spéculations malavisées ou aux préjugés de quelque évêque Ordinaire* », en faisant allusion aux difficultés rencontrées avec les évêques Pompallier, Croke et Cleary.

A Rome pendant six ans

Elle rencontre le pape Pie X et les responsables de différentes congrégations romaines. Mais la guerre arrive. Elle ne peut plus rentrer dans « son » pays, d'autant plus qu'elle a perdu sa nationalité française et est devenue citoyenne de ce jeune pays, la Nouvelle-Zélande. Elle vit à Rome dans des conditions précaires et visite les centaines d'églises de la Ville Eternelle.

Elle se met aussi à la disposition d'hôpitaux et dans les quartiers populaires de Rome, auprès des plus pauvres. Ainsi, on la voit présente en 1915 comme infirmière dans les Abruzzes après un terrible tremblement de terre.

Elle bénéficie de soutiens de prélats du Vatican, tels le cardinal Gasquet, Mgr Bonaventura Cerretti, le Père Pietro Fumasoni-Blondi. Le pape Benoit XV lui-même signe le décret souhaité le 1er avril 1917, aux filles de ND de Compassion, la seule congrégation catholique née et arrivée à maturité en Nouvelle-Zélande.

Pour son retour au pays, grâce à ses relations, elle obtient un passeport officiel comme « *Ambassadrice extraordinaire de Nouvelle-Zélande* ». Elle quitte donc Rome, s'arrête en France, notamment à Lyon où elle rencontre le père Raffin, supérieur général des maristes. Là, elle peut raviver le souvenir des maristes qu'elle a connus : Colin, Cholleton, Poupinel, Forest, Séon, Petitjean... ces derniers qui l'ont aidée au moment de sa découverte de la Nouvelle-Zélande. Elle fait son pèlerinage à Ars. Quelques années plus tard, en 1925, pour la canonisation du saint curé, elle fera graver une inscription dans le mur de marbre autour de la châsse.

A Paris, elle rend visite les Filles de la Charité de St Vincent de Paul, rue du Bac. Pour Mère Aubert, ces religieuses infirmières étaient le modèle qui l'avait inspirée.

A Londres, elle est reconnue par des soldats néo-zélandais qui la saluent chaleureusement en lui disant : « *Prenez soin de vous et que Dieu vous bénisse !* ». Décembre 1919, elle rentre au pays, après un voyage plus rapide que celui de 1860 ! Deux jours avant de débarquer à Wellington, elle est malade. On craint qu'elle ne meurt. Mais elle a suffisamment d'énergie pour vivre encore six années.

Retour à Wellington et l'hommage à sa mort

Une dame écrit à son propos : « *C'était une toute petite femme. Elle avait un visage fort, un regard déterminé, et quand elle souriait, son visage s'illuminait tout entier.* »